Document generated on 04/23/2024 4:08 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Cinéma canadien
Trouble-fête, un film de Pierre Patry

Léo Bonneville

Number 37, May 1964

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51868ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bonneville, L. (1964). Review of [Cinéma canadien : *Trouble-fête*, un film de Pierre Patry]. *Séquences*, (37), 57–61.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1964

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CINÉMA CANADIEN

trouble-fête

un film de Pierre Patry

Léo Bonneville

Trouble-fête est-il un film courageux ? Pierre Patry, sur un scénario original de Jean-Claude Lord (qui prétend raconter des expériences personnelles) *, s'attaque à un système d'éducation qui ne peut susciter que des révoltés. Le collège en *obligeant* à une discipline (trop) autoritaire, en *ordonnant* des actes de religion (en l'occurence la messe), ne laisse pas d'options personnelles aux étudiants. Qu'en résulte-t-il? En voyant *Trouble-fête,* les jeunes gens nous apparaissent plutôt amorphes et leur religion exsangue. Faut-il blâmer la méthode? Les éducateurs? Les étudiants? Ne répondons pas. Essayons plutôt de juger *Trouble-fête* sereinement.

Il ne fait aucun doute que Pierre Patry manifeste un talent prometteur. La précision des cadrages, la mobilité de la caméra, la qualité des prises de vue extérieures donnent à son film un attrait certain. De plus, Pierre Patry utilise avec bonheur des acteurs professionnels et non professionnels. Il parvient à rendre v r a i e la plupart des scènes dont nous sommes témoins. Mais pourquoi sortons-nous de ce film insatisfaits ?

Si les faits rapportés se veulent vrais, ils ne nous semblent pas né-

* Les cinéastes canadiens commencent l'âge de la confession. Après *A tout prendre,* voici *Trouble-fête.* A qui le tour ?

cessaires. Et c'est ici que commencent les remarques inquiétantes. En effet, n'importe qui peut accumuler des scènes de révoltes, des chahuts, des grossièretés mais cela relève davantage de la *revue* que du cinéma. La grande faiblesse du film tient à l'indigence du scénario. Alors qu'on voudrait une étude sérieuse et pénétrante de Lucien Charette et de son milieu, on n'assiste qu'à une série de petits accrochages plus ou moins spectaculaires. Bien sûr, le jeune homme est instable et se cherche. Mais rien ne nous dit vraiment son malaise avec les siens, rien ne justifie son amertume envers ses maîtres. Si Lucien Charette ne peut supporter le poids du collège, sa révolte tient à peu de choses. Les prétextes dissimulent les raisons, s'il y en a. Et alors le film manque de nécessité interne. Il s'en va cahin-caha au gré des fantaisies à la fois du scénariste et du réalisateur. Ce qui nous vaut une partie de cartes pendant un sermon, une histoire salée dans le sous-sol d'un salon funéraire, une visite nocturne sur le Mont-Royal... Mais cela ne sert en rien le drame qui se déroule. L'auteur en multipliant les scènes en a vidé la substance. Alors que ce cher Lucien court à sa perte, le voici tout confit en religion, les yeux au ciel, attendant le coup de "grâce". Non. Ainsi donc tout ici apparaît pâle caricature et c'est alors que la puissance explosive de ce film perd sa virulence. Comment accepter le chahut indescriptible, le professeur 741, les philosophes-voyous, etc.? Les traits sont trop gros. Et ce parti pris de ridiculiser tout ce qui est acte de religion (sermon, cantique, image, tout y passe) donne au film un ton satirique qui s'accorde mal avec le drame qui se joue. On sent que l'auteur est tiraillé entre la critique (en somme des égratignures!) et l'action. On a l'impression que l'auteur (est-ce l'auteur du scénario ou est-ce l'auteur du film?), incapable de croire à son héros, se divertit (et divertit les spectateurs) en les amenant sur une pente savonneuse. Malheureusement, le film y perd. Et la finale, un jour de Saint-Jean-Baptiste, pour symbolique que cela puisse paraître, n'apporte pas davantage de lumière au film. On sent trop l'artifice pour y croire également.

Si nous contestons le côté théâtral des scènes d'intérieur, nous avons admiré les scènes d'extérieur où Patry excelle particulièrement. Montréal nous est apparu dans tout son éclat nocturne. Nous avons parcouru la ville avec quelques héros du film — sans trop savoir les motifs de la ballade. Mais il est incontestable que Patry a le sens du plein air. Toutefois qu'il fasse attention aux prouesses techniques qui deviennent à la longue insup-

Trouble-fête, de Pierre Patry

portables. L'abus du zoom, le balayage de la caméra pendant la partie de ping pong ne servent qu'à fatiguer le spectateur.

Touble-fête ne troublera pas grand monde. Si on regrette qu'un scénario aussi peu étoffé ait donné des résultats plus prometteurs que réels, il faut espérer que Pierre Patry trouvera un sujet à sa respiration et qu'il saura nous fournir une oeuvre mieux charpentée, plus vigoureuse et partant mieux réussie. En attendant, félicitons-le — lui et son équipe — de cette tentative pleine de promesses.

UN COURT MÉTRAGE

LA CITÉ IDÉALE — IIe partie : L'homme contre l'auto. Réal.: *Ian-MacNeill,* d'après le livre, *La Cité dans l'histoire,* de *Lewis Mumford* — Adapt. franç.: *Gilbert Choquette* — Mont.: *David Mayerovitch* et *Marc Beaudet* — An.: *Gérald Budner* — Mus.: *Robert Fleming* — Mont. mus.: *Karl du Plessis* — Phot. : *en coll.* — Durée : *30 m.* — 1963.

Il faut bien le reconnaître: l'auto a envahi littéralement nos rues. Le désir d'épargner du temps, d'aller vite a poussé *tout le monde* à se procurer une automobile. Qu'en est-il résulté? Les voitures se mettent au pas. En effet, l'abondance des voitures contraint les automobilistes à suivre une réglementation serrée, à des embouteillages fréquents, à une recherche interminable d'un terrain de stationnement, etc. C'est ce problème aigu que soulève le film de Ian MacNeill.

Il débute avec l'utilisation de l'accéléré qui nous jette d'une façon étourdissante au coeur du problème : vitesse et abondance des voitures. S'inspirant étroitement du livre de Lewis Mumford, le réalisateur après nous avoir montré qu'à son apparition le chemin de fer avait détrôné les autres moyens de transports, nous place devant le fait suivant : aujourd'hui l'automobile joue "un rôle démesuré qu'elle ne peut remplir avec efficacité." Il semble d'après l'auteur (du livre) que la Hollande a conservé un meilleur équilibre dans ses moyens de transports. Le chemin de fer y a toujours une priorité normale. Comment donc résoudre ce casse-tête ? En restreignant l'usage des voitures particulières dans les quartiers centraux. Et même en l'interdisant complètement aux heures de pointe.

Le film tente d'*illustrer* un livre. Il en résulte — grâce aux nombreux artistes qui ont pris les images — des photos remarquables qui parviennent à traduire le propos de l'écrivain. Nous passons donc, par des fondus au noir, d'une ville à l'autre. Un texte lu par Raymond Charette sert de leitmotiv à cette thèse. Car il ne fait pas de doute que ce documentaire veut *prouver*. Il veut prouver par des images et surtout peut-être par des paroles. Car si l'accéléré du début nous saisit, nous observons très bien (il n'était donc pas nécessaire de l'accéléré pour le pressentir) l'impasse que crée la présence des multiples automobiles dans les grandes villes et surtout dans les quartiers (les halles de Paris) étroits et déjà encombrés.

Ce que nous contestons, ce sont des affirmations qui paraissent fort partiales. Quand le narrateur *dit* que Los Angeles a essayé (à coups de millions) de donner une place omniprésente à l'automobile "avec le seul résultat de rendre cette ville quasi-inhabitable", c'est méconnaître ou mépriser un effort remarquable pour accélérer la circulation. Et le coeur de la ville ne souffre pas l'engorgement de certaines autres villes américaines moins bien pourvues en service routier. Quand le réalisateur nous *montre* le che-

min de fer traversant en roi la Hollande à la place de l'automobile, il semble n'avoir point *vu* les flots de bicyclettes qui sillonnent les rues et les routes des Pays-Bas. Décidément, il y a là une cécité vraiment chronique. Bien sûr, les Hollandais ont trouvé plus pratique et moins encombrant un moyen de locomotion à deux roues. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont tracé le long des routes des pistes cyclables. L'auteur (l'écrivain) aurait *dû* trouver un autre exemple.

Le film reste attrayant. Il est une heureuse combinaison de cinéma, d'une part, composé avec ordre et beauté et, d'autre part, sorti des caméras des chasseurs de "vérité". Cela atténue avantageusement le ton didactique que lui confère le commentaire du narrateur. Comment donc qualifier ce film ? Un bel hybride !

CHRONIQUE DU CINÉ-CLUB

(suite de la page 67)

Cela se vérifie rarement quand un comité actif assume vraiment la responsabilité du ciné-club. Mais quand on voit que 142 éducateurs s'occupent de cinéma depuis plus de 5 ans et que 88 participent depuis plus de 5 ans au fonctionnement d'un ciné-club, on est assuré sur la croissance du ciné-club. Car si les élèves passent, les professeurs restent souvent pour assurer la continuité.

Notons enfin la présence de 150 aumôniers faisant partie d'un comité de cinéma. Si leur présence est utile, on ne peut dire qu'elle est indispensable. Il arrive parfois — dans des collèges particulièrement — que l'éducateur est également prêtre. Il peut remplir les deux rôles. La présence de l'aumônier ne doit pas restreindre la responsabilité morale du groupe. Les membres du comité ont le devoir de remplir leurs fonctions. Mais ils peuvent consulter l'aumônier qui peut leur donner son avis sur certains points qui sont particulièrement du ressort spirituel et religieux. Mais je trouve bizarre qu'on fasse dans certains ciné-clubs — heureusement de plus en plus rares — tirer les conclusions (pour ne pas dire la morale) d'une discussion par l'aumônier. Il appartient de droit à l'animateur de conclure une discussion d'après ce qu'il vient d'entendre de l'auditoire. Le ciné-club n'est pas le prolongement de la chaire. La séance de cné-club n'est pas non plus une façon moderne de faire du catéchisme. Le ciné-club, c'est la jeunesse face à la vie telle qu'elle apparaît sur l'écran lumineux. Le ciné-club, c'est la conscience individuelle et collective qui s'interroge devant une oeuvre d'art.